

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

AP. 1
118
54
22

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“ Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER

NOVEMBRE

3eme Volume, 11eme Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

TYPOGRAPHIE DE LA “GAZETTE,” MONTREAL

1884

LE CHEVEU BLANC

Dépouille de mon front parfois triste et brûlant,
Je te tiens prisonnier, ô premier cheveu blanc !
Es-tu né du travail ? Messenger de vieillesse,
Avant l'heure viens-tu du printemps qui me laisse
M'apporter sans pitié l'inconsolable adieu ?
Ma jeunesse tient-elle à ce frêle cheveu ?
Me dis-tu que la vie est un brillant mensonge
Qui fuit comme au matin l'aile d'un joyeux songe ?
Mais je suis jeune encor ! mais je sens dans mon cœur,
Nid négligé longtemps, éclore de bonheur !
Car l'espoir m'est venu, car une femme aimée
Sourit à mon amour, car mon âme charmée,
Entrevoyant enfin des jours plus radieux,
Au printemps se refuse à faire ses adieux.
Tu n'es pas l'envoyé de la froide vieillesse ;
Non, ce n'est pas encor le printemps qui me laisse !
Ce qui t'a fait blanchir, frêle cheveu d'argent,
Non, ce n'est pas la Parque au pas trop diligent.
C'est plutôt, tu le sais, quelque sombre pensée,
Hantant souvent mon rêve et souvent repoussée,
Mais revenant toujours se poser sur mon front...
Hélas ! ainsi que toi d'autres grisonneront !

Oh ! chère sœur, c'est toi, de ta main imprudente,
Qui, m'ôtant ce cheveu, de ma jeunesse ardente
Brisas l'illusion ! C'est toi, quand souriant
A mon œuvre ébauchée et sans doute oubliant
Que j'écoute, rêveur, le vol des nobles muses,
A caresser mon front quelquefois qui t'amuses !
C'est toi qui sans savoir le mal que tu causais,
Tenant ce fil d'argent dans tes doigts me disais :
" O frère, j'ai trouvé sur ton grand front qui ride
" Ce cheveu blanc de ta pensée encore humide ! "

Je t'en prie, ô ma sœur, quand parmi mes cheveux
D'autres grisonneront ainsi que lui, je veux
Que ton regard discret, que ta lèvre muette
N'éveille plus ainsi les regrets du poète.
Oh ! laisse-les blanchir et laisse-les tomber
D'eux-mêmes ces cheveux. Tâche de dérober
A mon regard distrait la marche sûre et lente
Du travail et du temps sur ma tempe brûlante !

Et toi, cheveu trompeur qui viens de m'effrayer,
Sans regret je te jette aux flammes du foyer !...
Non, sois utile au moins. De peur qu'elle m'oublie
Dès ce soir je t'envoie à ma chère Emélie.
Reçois d'elle un baiser et dans son loquet d'or,
Soigneusement caché comme on fait d'un trésor,
Tu lui diras tout bas les regrets de l'absence.
Emue à ton récit, désirant ma présence,
Apprenant que loin d'elle, en proie au sombre ennui,
J'ai versé bien des pleurs, que j'en verse aujourd'hui,
Elle aura dans sa lettre, afin de me surprendre,
Un baiser plus ardent, une note plus tendre,
Pour mon cœur de poète un mot plus obligeant...
Et je te le devrai, frêle cheveu d'argent !

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, mars 1881.

UN SOIR SUR LA GRÈVE

Non, non, il n'y a pas au monde un pays aussi beau que le Canada, durant les mois d'été. Il y en a de plus vantés, de plus connus, et en bon nombre même ; l'imagination des peintres et des poètes s'est épuisée sur l'Italie, sur la Suisse, sur le midi de la France, sur les rudes, mais incomparables paysages de l'Écosse, sur la patrie ensoleillée du Cid, comme sur les rivages classiques et les vallées et les monts, habités par les dieux, du pays des Hellènes. Venise, Naples, Bysance ont passé depuis des siècles dans tous les chants, et ce n'est pas assez ; et tous les jours encore elles prêtent au style qui veut les peindre des couleurs sans cesse nouvelles et une immortelle splendeur. Les lacs de Suisse, d'Écosse ou d'Irlande ne comptent plus le nombre des rêveurs, des curieux ou des avides de la nature qui vont y chercher, dans des sensations insolites, une rénovation de l'âme ou de l'esprit. Les rives du Danube, du Bosphore et du Rhin ont répété mille fois des stances balancées avec leurs ondes ; depuis près d'un siècle le Mississippi et déjà l'Hudson lui-même sont entrés dans ce concert de l'imagination enchantée..... Mais où sont les poètes du Saint-Laurent ? Qui jamais a chanté, qui pourrait jamais chanter en strophes dignes de leur sujet ce roi des fleuves qui semble comme un bras de l'océan soulevé, puis retombé de tout son poids sur la terre qu'il a entr'ouverte ; qui a gardé de la mer la majesté terrible ou souriante, tumultueuse ou assoupie, qui a pour bordure une chaîne de montagnes ondulant comme ses flots, les colorant des reflets de leurs longues pentes azurées, et pour lit de repos une vallée de cinq mille

lieues carrées où la nature a entassé ses plus précieux dons, multiplié ses plus saisissants aspects ?

Le Saint-Laurent ne prête pas à la poésie, à moins que ce ne soit celle de Milton, du Dante ou de Victor Hugo. Cette grande nature a des rudesses d'ébauche, des hardiesses et des échevèlements qui ne vont pas aux vers de l'élegie, à ces vers qui se soupirent aux bords des lacs ; elle manque de cet apprêt et de cette gracieuseté presque étudiée qui fait des sites européens comme autant de parures à demi complétées par l'art ; elle n'a pas de coquetteries, elle ne minaude pas, mais elle grandit, elle soulève l'imagination et lui donne des ailes qui se déploient dans une liberté souveraine. Le pittoresque ne va guère à sa taille ; elle le rejette ou le dédaigne comme un agrément puéril ; une sorte de grandeur implacable lui fait repousser les embellissements de l'art comme des profanations. Tout en elle est neuf, saisissant, dominateur, et, dans les régions même les plus cultivées, elle garde de sa physionomie primitive quelque chose d'ineffaçable qui reparaît sans cesse sous les efforts de l'industrie humaine. Lorsque le ciel est orangeux, on croit voir l'horizon fuir dans un lointain plein de ténèbres et les sommets indécis des Laurentides se couvrir d'une ombre sans cesse grandissante ; on dirait un vaste fantôme poussant devant lui les nuages ; une voix profonde s'élève des noirs précipices ; le ciel, chargé de tempêtes, se confond avec la terre dans une nuit menaçante, et l'âme, saisie d'une terreur indomptable, combat en vain l'effroi par l'admiration, et reste dominée, éperdue, dans l'attente de quelque effroyable cataclysme.

La richesse des couleurs, les tons éblouissants et variés sont comme des dorures de clinquant sur cette robe fauve, âpre et farouche. Que feraient à l'océan des tapis de fleurs semés ça et là sur son dos moiré des

sombres reflets de l'infini ? Que feraient à la nature canadienne les bosquets parfumés, les collines arrondies et le murmure des ruisseaux au milieu des branchages qu'ils fouettent en courant ? Ce seraient là de petites façons, des miévreries pour cette géante qui n'admet pas même la toilette ; elle veut être contemplée dans l'ensemble et dans l'envergure de ses formes gigantesques, et, pour cela, elle offre presque partout au regard un déploiement illimité ; la vue, d'un point quelconque du Saint-Laurent, à mesure que le fleuve s'élargit, embrassant toujours un panorama variant de dix à vingt lieues, et souvent beaucoup plus, dans toutes les directions. A un tel fleuve il faut des îles proportionnées à sa taille et un cadre altier dont l'image réfléchie puisse atteindre ses dernières profondeurs. Nature qui n'est plus vierge et qui garde encore toutes les séductions de la virginité, comme ces tribus indiennes que la civilisation effleure et entame sans pouvoir les attirer à elle ni les façonner à ses mœurs !

Quand vient le soir, lorsque les premières teintes à demi voilées du crépuscule descendent sur ces vastes rivages s'étalant encore avec une orgueilleuse vigueur dans leur majesté affaiblie, ils se revêtent d'une espèce de tristesse, d'une mélancolie qui gagne rapidement l'âme et l'a bientôt envahie tout entière. Quiconque, à cette heure indécise, s'est arrêté sur une élévation d'où le regard domine le large cours du Saint-Laurent, a ressenti cette impression inévitable, cette sorte de pénétration intime de l'immensité.

C'est alors que l'esprit ouvre ses ailes ; il plonge à son gré dans l'étendue peuplée d'ombres qui se rapprochent ou s'éloignent tour à tour ; libre, échappé à la contemplation admirative qui est comme un demi-sommeil de la pensée, il s'exerce avec une fraîche puissance

et une hardiesse que rien ne gêne, ni ne limite, ni ne déconcerte.....

Or, un soir de l'été dernier, pendant une de ces heures d'un calme si pénétrant, si intense et en quelque sorte si vaste qu'il semble que la voûte des cieux recule encore et que l'horizon s'élargisse sans cesse devant le regard, nous nous promenions, une jeune fille et moi, sur la grève du bas Saint-Laurent, là où ses eaux, depuis longtemps épandues dans un lit de plus en plus écarté, commencent à prendre les tons, l'ampleur et les allures des vagues de l'océan voisin, si fertile en tempêtes. La marée montante nous apportait toute espèce d'échos lointains et confus, harmonies sauvages qui s'élèvent du sein des abîmes, pendant que nous contemplions vaguement la grève coupée çà et là de récifs anguleux et tranchants, dont les longues extrémités atteignent jusqu'au pied même des maisons que battent les grandes marées d'automne et de printemps. Tantôt cette grève est semée de traînées éparses de varech abandonnées par le reflux; ailleurs, elle est étendue de galets qui soutiennent d'énormes blocs erratiques apportés là dans des temps inconnus, ou d'innombrables coquillages, rassemblés sur place et pétrifiés ensemble de manière à former de grosses roches isolées que l'on croirait avoir roulé du sommet des promontoires les plus proches; tantôt enfin elle forme des baies ou des anses silencieuses où le promeneur peut à son gré, loin du bruit et des regards, caresser ses longues rêveries ou s'entretenir avec ses souvenirs, ces douces images du passé qui ramènent avec toute leur fraîcheur les illusions disparues.

La jeune fille qui m'accompagnait était de celles que l'on rencontre rarement dans la vie; aussi le souvenir qu'elles laissent en est-il plus durable, parce qu'on ne

saurait les remplacer ; le charme en grandit même avec le temps, comme celui de l'enfance dont l'image devient de plus en plus vive, à mesure que les années éloignent de nous cet âge si heureux et si regretté. A un esprit naturellement élevé elle avait ajouté les ornements et les perfections de l'étude ; une imagination vive suppléait souvent chez elle à la patience des recherches et de l'analyse, et lui révélait comme par intuition le secret des choses ; d'une sensibilité et d'une tendresse exquisés, elle recevait de tout ce qui la frappait une sorte d'empreinte flexible qui se reproduisait ensuite dans ses causeries sous des formes variées, à la fois piquantes et ingénues. Elle vivait dans une atmosphère sans nuages, en thésaurisant sans cesse dans son âme, mais en ménageant toutefois son cœur avide de s'allumer à l'une de ces grandes passions qui prennent les plus belles années de la vie, en détruisent une à une toutes les illusions, ne laissent après elles que des ruines sinistres, et de ceux qu'elles ont atteints, dans la fleur et la beauté de leur jeunesse, que des cadavres vivants, errants dans le vide, habités par le désenchantement et souvent par le désespoir.

Nous nous promenions lentement, lentement, sans essayer d'inutiles paroles, incapables de nous exprimer l'un à l'autre une émotion qui était la même pour tous deux et qui nous envahissait de plus en plus ; mais nous causions longuement du regard, et nos mains inconsciemment unies, répétant à l'unisson les battements de nos cœurs, disaient tout ce que notre bouche ne savait ou ne pouvait dire.

Le firmament était inondé d'étoiles si vives et si éblouissantes qu'elles semblaient comme des feux d'artifice agités au dessus des mondes par le génie de la création. La lune rayait le fleuve, dans toute sa largeur,

d'un sillon argenté, sans cesse brisé, déplacé et réplacé par les flots; une brise tiède, remplie des âcres parfums de la mer, arrivait par bouffées subites et comme pressées, sur nos fronts et sur nos lèvres; tout était silencieux autour de nous; pas un passant dans le village assoupi et le cri seul du couac solitaire, regagnant son nid dans les îles lointaines, frappait de temps à autre la nue inaccessible. Nous étions seuls et libres, devant la grande nature souriante, et nous avions dans l'âme comme un infini désir d'aimer tout ce qui vit, de sentir quelque chose de tout ce qui respire dans l'inépuisable création.

Soudain, l'atmosphère s'emplit d'une chaleur étrange; les bouffées de la brise devinrent tout à coup saccadées et violentes; un grondement lointain et grossissant sortit de l'abîme des eaux, des craquements lugubres retentirent dans les bois et l'on sentit passer dans l'air de grands souffles haletants, semblables à de noires troupes d'oiseaux fuyant à tire-d'aile devant la tempête. Les étoiles s'enfuirent au plus profond des cieux, la lune fut engloutie dans un épais tourbillon de nuages et une nuit précipitée envahit la terre; un éclair fendit le ciel d'un horizon à l'autre, et aussitôt, comme s'il eût attendu ce signal d'en haut, un coup de vent, semblable à une avalanche de tonnerres, brisant et balayant tout ce qu'il touchait de son souffle, arracha et déchira en mille lambeaux épars les ténèbres confondues, remplit l'air de la poussière des débris et s'abattit sur les flots qu'il secoua, qu'il tordit comme les cyclones tordent les arbres géants, et les lança hors de leur lit, écumants, éperdus, jetés les uns contre les autres et s'engloutissant ensuite dans des gouffres subitement entr'ouverts.

De quel point du ciel, de quel globe éclaté soudain tombait cet échappé furieux, avec une voix comme

celle qui sortit du chaos, avec des imprécations horribles et la détermination de tout détruire sur son passage? Qui donc l'avait trahi, là-haut, dans ces sphères où le regard seul arrive? Quelle perfidie de quelque élément inconnu avait soufflé cet ouragan de fureur, semblable à des éclats de foudre se poursuivant sans relâche et sans intervalle? Nous, réfugiés à temps dans une cabane de pêcheur abritée par un énorme rocher, nous écoutions ce grand vengeur qui tourmentait l'espace. Il s'élançait et se plongeait dans une course effrénée, en jetant aux mille échos de la nature les accents de sa colère. Tout tremblait. Les grands peupliers, droits et inflexibles, les chênes aux muscles de gladiateurs, frémissaient et se courbaient dociles sous les coups de ce déchaîné, vainqueur de toutes les forces et de toutes les résistances.

Nous, pleins d'une terreur muette et glacés d'épouvante, nous ne pouvions cependant détourner les yeux de l'épouvantable grandeur de ce spectacle, nous écoutions le fleuve mêlant ses débordements et les convulsions multipliées de ses flots aux mugissements de la tempête, et, dans notre effroi même, immobiles, fascinés, sentant courir la mort dans chaque rafale, nous ne pouvions nous lasser, nous nous repaissions de cette immensité orageuse qui tonnait sur nos têtes, nous enveloppait de tous côtés, et nous écrasait d'horreur et d'angoisse sans pouvoir nous atteindre.

Subitement encore l'ouragan changea de voix; il s'arrêta court dans un élan désespéré, dans une dernière imprécation changée en une plainte si profonde, si vaste que le ciel tout entier s'émut et versa sur la terre un océan de pleurs. Les éléments en démence se turent; les abîmes cessèrent de rugir; les forêts, rendues muettes, courbèrent sous l'averse leurs cimes confondues et em-

mêlées dans la tempête ; le fleuve, impuissant encore à maîtriser ses vagues, en battit la grève avec de longs grondements sourds et les ramena enfin dans son sein bouleversé ; les échos étaient rentrés dans leurs cavernes en se prolongeant comme des râles étouffés ; une étoile, perdue dans l'infini, glissa son front pâle à travers les nuages en fuite, et regarda la terre couverte de torrents ; quelques lueurs, guides du marin en détresse, percèrent l'épais bandeau du ciel ; une brise fraîche et rapide acheva de disperser la nuit, et la lune, arrachant ses voiles, se montra dans toute sa splendeur au front de l'immensité radieuse.

Revenus comme d'un songe qui avait paralysé nos cœurs et nos sens, ma compagne et moi sortîmes de notre refuge, impatients et inquiets de nous retrouver libres, et comme étonnés de voir si tôt rompu le charme qui nous avait retenus une heure si près l'un de l'autre, agités d'un même émoi, palpitant des mêmes émotions, confondus dans la même vie. Longtemps, nous restâmes encore ainsi, nos deux âmes engagées et resserrées ensemble ; longtemps nous contemplâmes la grande nature apaisée, les cieux rendus à leur tranquille éclat, à leur doux et bienveillant aspect ; puis nous nous acheminâmes silencieux vers le village qui sommeillait dans le sein de la nuit, comme si rien ne fût venu troubler sa pesante quiétude.

Enfin, sur le point de laisser chez elle l'aimable compagne que m'avait donnée le hasard, toujours un peu complice des bonnes intentions : " Mon amie, lui dis-je, cet ouragan qui vient d'éclater si violemment au-dessus de nos têtes, dans une atmosphère paisible, et que nous avons pu contempler à l'abri, est l'image des grandes passions qui, souvent, éclatent dans l'âme avec une soudaineté et une impétuosité pareilles ; elles bouleversent,

ravagent, brisent le cœur et ne laissent de lui qu'un amas de ruines lamentables qui remplacent les nobles et vigoureux instincts, les bons sentiments, les illusions généreuses, les aspirations et les enthousiasmes féconds. Ah ! préservez, préservez toujours, s'il se peut, le vôtre de ces torrents dévastateurs qui séduisent d'abord et qui entraînent avec une force irrésistible, mais qui portent tous les deuils et tous les désenchantements accumulés. Gardez-vous de votre décevante tranquillité, et sachez vous mettre à l'abri, comme nous le fîmes tout à l'heure tous deux, quand vous entendrez les premiers grondements lointains ; il ne faut qu'un instant pour que l'orage soit sur votre tête, et alors vous ne pourrez plus le fuir. Aimez, aimez de toute votre âme ; c'est une loi divine et bienfaisante ; mais ne laissez jamais le devoir étranger à votre amour. Autant l'amour vrai est une source intarissable de jouissances et de bonheur, autant la passion dévoyée est une source de maux et de douleurs qui vous accompagnent jusqu'à la tombe. Rappelez-vous toujours ces paroles d'un homme qui a vu bien des existences détruites, bien des cœurs traînant en eux les funèbres débris de leur passé ; rappelez-vous les à l'heure du péril, et si vous y échappez, un peu grâce à mes prémonitions, vous aurez ébréché le proverbe maussade qui veut que l'existence d'un célibataire endurci soit toujours stérile."

Et c'est comme cela que se terminent les soirées à deux sur la grève, dans une cabane de pêcheur.

A. BUIES.

Montréal, 4 novembre 1884.

NOVEMBRE

Novembre s'ouvre par un glas. Aucun mois n'est plus désolé. Sa consécration au culte des morts et l'inénarrable tristesse de la nature en font l'époque la plus lugubre de l'année. C'est l'heure où l'homme songe forcément à ses fins dernières, et, faisant un retour sur lui-même, devient meilleur. Les premières gelées de septembre ont mordu les feuilles vertes, octobre a rougi les plaines et jauni les érables, c'est vrai, mais le soleil a des rayons encore ardents, la brise qui passe dans les bras décharnés des grands arbres est encore tiède ; l'été des sauvages, comme un regain de jeunesse, réchauffe le cœur et les membres ; ce sont les adieux de la belle saison. Mais, novembre venu, tout ce qui faisait le charme de l'été, la forêt vivante, le parterre odorant, la chanson des nids, la moisson dorée, l'eau limpide, tout, jusqu'au léger nuage blanc, tout a changé ou disparu. Le ciel est blafard, l'onde trouble ; le bois se déserte, les nuées sont grisâtres ; le pied des bestiaux foule le chaume, les nids sont vides, la plaine nue, la vie absente. Ce n'est plus l'automne salubre, qui rit dans les arbres chargés de fruits, et ce n'est pas encore l'hiver aux blancs frimas.

L'homme, soucieux et prudent, se précautionne contre les mois rudes. Les doubles croisées apparaissent aux fenêtres, on clôt toutes les ouvertures : l'ouate molle bouche les interstices ; le père de famille jette un œil inquiet sur son bucher. Le jour est court et la lampe s'allume de bonne heure. La veillée sera longue. Adieu les promenades dans l'air balsamique ! La pluie fouette

les vitres, ou la grêle crépite sur le toit, ou la neige tombe en flocons drus. Les chaudes fourrures, qui sentent le camphre, sortent des armoires et des coffres. La boue forte des campagnes, la boue sale des villes s'attachent à vos semelles. Vienne donc l'hiver plutôt, et au plus tôt !

Mais vous avez des vôtres qui dorment au cimetière, et tous les soirs la cloche de la paroisse tintera pour les rappeler à votre mémoire, et du fond du cœur une ardente prière s'échappera pour les chers absents. *De profundis !*

Aujourd'hui, c'est le premier novembre et l'on célèbre la fête de tous les saints, saints nobles et saints mendiants, saints canonisés ou saints obscurs, ceux qui ont leurs parchemins dans le calendrier, comme l'immense armée inconnue qui remplit l'empyrée. C'est dans ces innombrables multitudes, parmi ces milliards de bienheureux, que se trouvent nos enfants envolés avant l'heure, nos seules parties avec leur pureté, nos mères sanctifiées par l'amour de la famille et le dévouement de tous les jours, nos pères qui ont lutté pour nous et nous ont faits ce que nous sommes. C'est ce matin leur fête, mais dès maintenant on donne un souvenir aux saints futurs, aux morts non épurés qui attendent dans l'expiation le moment d'entrer dans les phalanges célestes.

•

Ce soir, les âmes se répandront sur la terre. Elles viendront supplier leurs proches de songer à elles : *Saltem vos amici mei*. Ce soir, les enfants vont se réfugier dans le giron de leur mère, frappés de frayeur ; s'ils allaient voir des revenants ! Pas un ne gagnera seul son petit lit où l'attendent l'oreiller moelleux et les chaudes couvertures. Les grands, les hommes faits

eux-mêmes, n'entreront dans une pièce obscure, où ils pénètrent tous les soirs, que la bougie à la main ou un compagnon à leurs côtés. C'est ce soir que personne ne troublera le silence des greniers et des caves. Le garçon de ferme, qui fait son train à la lueur du fanal, en proie aux souleurs, croit voir un fantôme dans toutes les ombres qui se jouent aux pans de l'étable, ou entendre le soupir d'une âme en peine quand ses bêtes respirent. Le fossoyeur, pourtant d'habitude trop familier avec les morts, ne pénétrerait pas d'un pied ferme dans leur enclos, de même que le bedeau ne sonnera ses cloches, n'exécutera les funèbres volées de la vigile des morts, que la crainte dans l'âme et le frisson dans les chairs. Ce soir tout le monde, jeunes et vieux, redoutera les ténèbres.

Et pourtant qu'y a-t-il à craindre de ces âmes amies ? Pourquoi trembler à l'idée de voir apparaître sous vos yeux le fantôme de votre mère ? Est-ce qu'elle pourrait vous vouloir du mal ? Je conçois que l'assassin soit toujours hanté par l'ombre de sa victime, et qu'il expie son crime dès ici-bas, dans des frayeurs nocturnes et des visions terrifiantes. Mais nous autres, qui avons aimé les conscrits de la mort, qui nous en sommes séparés dans la paix et l'amour, pourquoi nous laisser dominer par des terreurs puériles ? Qu'est-ce qui peut nous faire redouter de ces chères formes, la communion des âmes ? Je le sais, c'est la sotte et coupable habitude que l'on a de frapper l'impressionnable imagination des jeunes enfants par des récits affreux, fantastiques. On fait l'enfant peureux, comment l'homme ne serait-il pas pusil' anime ?

J'avais seize ans quand je perdis par la mort mon premier ami. Combien de fois ne l'ai-je pas évoqué ! Combien j'aurais voulu m'entretenir avec lui des choses

d'outre-tombe ? Je le suppliais de m'apparaître. Cette croyance et cet espoir étaient alors de mon âge. Aujourd'hui comme alors je n'ai nulle peur des morts ; aujourd'hui, et depuis longtemps, je ne redoute que les coquins vivants.

Novembre et le culte des trépassés, voilà deux choses qui dans nos mœurs sont parfaitement identifiées. On ne songe pas au mois froid et humide sans que la pensée se reporte involontairement vers les inertes habitants des tombeaux. Mais entre cette mémoire—un peu platonique—et le culte réel des devanciers, la distance est large à franchir, et c'est bien le temps de se demander si nous témoignons extérieurement à ces derniers le respect et l'affection obligés, attendus. “Le culte des morts, a dit Ozanam dans son *Pèlerinage au pays du Cid*, est le signe des races qui vivent longtemps, qui ne laissent perdre ni l'esprit de famille ni l'héritage des traditions.” J'ai bien peur que les canadiens-français ne comprennent pas bien cela.

En effet, dans nos paroisses du Bas Canada,—je parle généralement et j'admets les exceptions,—est-il un lieu moins bien entretenu que le cimetière ? Qu'on ne se fâche pas, qu'on regarde froidement et qu'on nie mon assertion ! Les clôtures en planches brutes ou en piquets primitifs, les fossés mal égouttés, les croix tombales chancelantes, souvent couchées par terre, les mauvaises herbes qui envahissent les terrains non enclos, peu ou point de monuments, en règle générale pas de fleurs, pas de sentiers battus, rien qui sente la main chérissante et la visite fréquente, un air d'abandon et de vétusté répandu sur le tout, voyons, n'est-ce pas là le cimetière de la campagne canadienne ? Je ne parle pas du cimetière des villes, où l'orgueil peut s'étaler plus à l'aise.

Comparez donc nos cimetières canadiens, qui semblent autant de décharges où l'on entasse des restes embarrassants, avec ceux des États-Unis et même des provinces anglaises. Ici le moindre village tient à honneur de donner à ses morts une sépulture décente. Le cimetière est une véritable nécropole, ayant ses rues, ses avenues, ses squares, ses monuments, et une police complète. La propreté la plus exquise y règne. Pas une feuille morte que l'on ne ramasse, pas un caillou qui heurte le pied dans les allées ombreuses. Des sièges disposés autour des mausolées attestent qu'on vient faire la conversation muette de l'amour ou de l'amitié avec les défunts. Le chien de terre cuite sommeille aux pieds des maîtres, l'ange de marbre couvre de ses ailes la tombe aimée. Des vases où boivent des colombes sont distribués autour du memento. Les saules pleureurs penchent leurs branches traînantes au-dessus des tertres, le cyprès et le mélèze encadrent l'enclos funèbre. Il y a des couronnes d'immortelles partout. On sent à chaque pas que le vivant n'oublie pas le mort et professe "la religion des tombeaux, culte éminemment moral et poétique, religion qui a sa racine dans le cœur de l'homme," selon l'expression de Balanche.

J'invite donc la comparaison, sachant bien que si elle est faite telle qu'elle doit l'être, nous rougirons de notre indifférence extérieure pour des êtres que nous aimons encore et toujours, et que la tenue de nos cimetières s'améliorera.

Si ces quelques pages ont l'effet d'éveiller l'attention publique sur ce point, j'aurai fait œuvre pie.

A. LUSIGNAN.

Ottawa, 1er novembre 1884.

LETTRE DE PARIS

La fête des Vertus—Jean Tourguenef—Mémoires d'un Seigneur Russe
—Tourguenef découvre et baptise les nihilistes—Le Vertigo de
l'absolutisme—Les deux Mougiks—Maximes et aphorismes—
Paysages de Tourguenef—Ses nouvelles—Le roi Lear de la Steppe.

Un jour, le bon Dieu eut l'idée de donner une fête dans son palais d'azur. Toutes les Vertus y furent invitées, les Vertus seules ; les messieurs ne furent pas conviés, rien que les dames. Il vint beaucoup de Vertus, de grandes et de petites :—Les petites Vertus étaient plus agréables et plus courtoises que les grandes ; mais toutes semblaient très-contentes et conversaient poliment entre elles, comme il convient entre personnes intimes et mêmes parentes. Mais voilà que le bon Dieu remarque deux belles dames qui semblaient ne pas se connaître. La Bienfaisance, dit-il, désignant la première.—La Reconnaissance, ajouta-t-il, en montrant l'autre. Les deux Vertus furent indiciblement étonnées ; depuis que le monde était monde, et il y avait longtemps de cela, elles se rencontraient pour la première fois.

Cet adorable sonnet en prose faisait partie d'une série que Jean Tourguenef publiait il y a quelques temps déjà ; c'était le chant du cygne du grand écrivain, qui peu après, tomba gravement malade et mourut à Bougival, dans la propriété de son amie madame Viardot, où il avait un chalet. D'une taille gigantesque, taillé en hercule, âgé de soixante-quatre ans à peine, il semblait, malgré sa barbe de magicien et ses longs cheveux

blancs, destiné à vivre longtemps encore, tant il respirait la force et la puissance, tant cette figure olympienne exprimait de calme et de sérénité. Tout homme, dit le poète de Bornier, a deux patries, la sienne, puis la France. Tourguenef considérait bien la France comme une seconde patrie et ne la quittait plus depuis vingt ans : il compta parmi ses intimes des hommes tels qu'Émile Augier, Alphonse Daudet, de Goncourt, Gustave Flaubert. Bon comme un ange, affable et sceptique, philanthrope et libéral, ainsi le dépeignent-ils ; lorsqu'on le voyait avec ce regard doux et voilé qui semblait attirer à lui les formes et les couleurs, on se rappelait ces bonhommes Noël des contes de fées qui agitent tant les cervelles de nos enfants. Il adorait le jeu d'échec où il était passé maître, circulait toujours avec un sac énorme, et regardait sans cesse à travers l'espace, comme pour marier l'idéal à la réalité, comme s'il avait la vision constante de cette Russie, son pays natal, qu'il a tout entière dans son œuvre.

Car, bien qu'habitant la France, Jean Tourguenef est avant tout un talent russe, ne s'appliquant qu'à décrire la nature russe, le paysan russe, le fonctionnaire russe, le seigneur russe. Henri Heine s'appelle lui-même un prussien libéré ; son génie se dépouille du goût de terroir, il devient presque français. Tourguenef au contraire reste russe jusque dans la moëlle des os ; on l'a surnommé le Balzac russe, et en effet, s'il n'a pas le souffle, l'envergure de notre célèbre romancier, il possède les mêmes facultés d'observation intense, et descend à d'incroyables profondeurs d'âme. Par là il dépasse Lermontal, Pouchkine et Gogol, ses compatriotes, dont il reste l'égal par le souffle poétique. Un des meilleurs écrivains, le Comte Eugène Melchior de Vogué, dont les études historiques (Calman Lévy, éditeur) font sensation depuis quelques années dans le monde des

lettres, définit en ces termes son style : " La phrase de Tourguenef coule, lente et voluptueuse, comme la nappe des grandes rivières russes, sous bois, attardée, harmonieuse entre les roseaux, chargée de fleurs flottantes, de nids entraînés, de parfums errants, avec des trouées lumineuses, de longs mirages de ciels et de pays, et soudain reperdue dans des fonds d'ombre ; cette phase s'arrête pour tout recueillir ; un bourdonnement d'abeille, un appel d'oiseau de nuit, un souffle qui passe, et meurt..... Il possédait le grand secret de cette musique qui est l'éloquence, il savait, en touchant certaines cordes du cœur, faire tressaillir et résonner sourdement toutes les autres..., il avait, de plus que son ami Flaubert, la sûreté du goût, la tendresse, je ne sais quelle grâce troublante également répandue sur chaque page, qui fait penser à la rosée du matin."

Né à Orel, en 1818, il a fait ses études à Moscou et Pétersbourg ; attaché au ministère de l'intérieur, il publia sur Nicolas Gogol une étude qui lui a attiré la disgrâce et l'exil ; depuis 1847, il ne cesse plus d'habiter l'Allemagne, puis la France. Les *Mémoires d'un Seigneur Russe* (deux volumes, Hachette) eurent un énorme retentissement et produisirent en faveur de l'abolition du servage l'effet qu'eût aux États-Unis le livre de Beecher Stowe contre l'esclavage. Ce n'est pas un plaidoyer ardent, une philippique en règle contre le servage et les vices de la société russe ; l'auteur fait appel à la pitié plutôt qu'à la colère, il peint avec humour les mœurs locales de la Russie, il la révèle en quelque sorte à elle-même. Quelle fine et pénétrante ironie ! Tourguenef est surtout le romancier des humbles, des faibles, des déshérités, et pour juger de l'influence de ses écrits, il suffit de rappeler les paroles qu'un homme d'Etat russe lui adressait un jour en lui portant un toast : "Le Czar m'a spécialement chargé de vous répéter

qu'une des causes qui l'ont le plus décidé à émanciper les serfs, est la lecture de votre livre.

Enhardi par ce grand succès, il donne successivement, *Panaschu, Scènes de la vie Russe, une Nihée de gentilshommes, Dimitri Roudine, Pères et enfants, Fumée, Nouvelles Moscovites, Etranges Histoires, Eaux printanières, Nouvelles, Terres Vierges, et les Reliques Vivantes*. Traduits avec soin et publiés chez Hetzel, ces volumes donnent l'idée exacte de ce talent si original, si complexe ; cette alliance du roman et de la poésie, ce souffle de libéralisme vaporeux, courant à travers les pages, ce parfum étrange de la steppe, cette grande et triste symphonie de la terre russe, tout cela apporte la sensation d'un monde à part, d'une civilisation exotique qu'on voit subitement se dresser, marcher, se mouvoir comme dans une apparition. C'est Tourguenef qui le premier découvre et baptise les nihilistes, et à ce propos on lui a reproché d'avoir partagé leurs doctrines. Je ne sais, mais en tout cas, il ne se gênait pas pour dénoncer leurs défaillances, les causes de leur impuissance. Et puis on ne saurait oublier que le Russe, cet oriental conservé dans la glace, n'est pas taillé sur le même patron que l'Européen. Que Tourguenef ait coqueté avec l'utopie, caressé l'impossible, cotoyé un instant les frontières de l'absurde, que d'étonnant dans un pays où tout homme est doublé d'un rêveur, où fleurissent les légendes, où l'imagination populaire se lance éperdûment dans le royaume de la fantaisie ! Voici les nihilistes qui sont aux communards français ce qu'est du vitriol à du simple vinaigre ; voici de simples ouvriers qui, en un seul jour, dépensent le produit de trois mois de travail, qui achètent des bouteilles de champagne pour les casser à coups de pierre, se font traîner par des camarades et leur jettent toute leur paie, afin de se procurer un instant l'ivresse de la domination, le vertige de l'absolu.

Et comme elle est typique, cette anecdote de deux simples mougiqs qui, après l'abolition du servage en 1860, causent ensemble de leurs seigneurs : "Je n'ai qu'à me louer de lui, dit l'un, je ne peux pourtant pas le tuer. — Et moi aussi, fait l'autre. — Cependant il faut bien les tuer, reprend le premier, pour s'emparer de leurs terres.—Une idée : toi, tu tueras le mien ; moi je tuerais le tien."—Mes bons apôtres s'imaginaient que la suppression du servage devait avoir pour effet immédiat le massacre et la dépossession des bayards. C'est la politique de la table russe, et elle me rappelle ce proverbe du pays : Le russe ne vaut pas une claque, mais il mangera Dieu."

Voulez-vous maintenant faire connaissance avec Tourguenef moraliste et penseur ; écoutez quelques réflexions que j'ai cueilli au hasard dans ses livres : "Il y a trois espèces d'égoïstes : ceux qui vivent eux-mêmes et laissent vivre les autres ; ceux qui vivent eux-mêmes et ne laissent pas vivre les autres ; et enfin les égoïstes qui ne vivent pas eux-mêmes et ne laissent pas vivre les autres. — Il n'y a pas de convictions ! Telle est votre conviction.—Oui — Comment dites-vous donc qu'il n'y en a pas ? Voilà que vous en exprimez une. — L'homme sans amour-propre est nul ; ce sentiment est le levier d'Archimède avec lequel on peut déplacer le monde, mais aussi celui-là seul est digne du titre d'homme qui sait maîtriser son amour-propre, comme le cavalier son cheval. — Savez-vous qu'on peut raconter la vie du meilleur des hommes avec des couleurs telles et sans y rien ajouter, que chacun en aura peur ? C'est là aussi une espèce de calomnie. — Il n'y a rien de plus lourd à porter que la conviction d'avoir fait une sottise — Plus le cercle dans lequel se meut notre vie est étroit et monotone, plus il suffit à notre bonheur. — Une bonne parole est aussi une action. — La souffrance arrive au

point où tout notre intérieur se met à craquer comme une *telega* trop chargée. — Il faut bien que la chaumière sente l'odeur de l'homme, du chou et du pain chaud. — Vous avez beau nourrir le loup, toujours il cherche où est le bois.—C'est un privilège de la force : l'idée qu'elle peut avancer fait qu'on recule, l'idée qu'elle peut entraîner fait qu'on vient à elle.—

Un des côtés les plus charmants de Tourguenef, c'est son talent de paysagiste : sous ce rapport, on peut le comparer à George Sand. Nul mieux que lui n'a rendu l'ivresse des champs, décrit les arabesques des nuages, les aspects protégés des bois, la sensation du soir ou de l'aurore dans la campagne, de l'après-midi et de la nuit, les émotions de la chasse et de la pêche. On voit qu'il a vécu en communion constante avec la nature, qu'il l'a aimée profondément et pénétrée. Jugez-en par ces extraits.

“ Le soleil dardait impitoyablement ses rayons sous un azur foncé et transparent que n'égayait pas un nuage. Droit devant nous, sur la rive opposée, était un champ d'avoine jaunissante coupée de quelques tiges d'absinthe ; et là, comme près de nous, pas un épi, pas une feuille ne bougeait. Plus bas, et plus près, je voyais un cheval de paysan plongé dans l'eau jusqu'à la panse, s'aspergeant de sa queue qu'il remouillait sans cesse ; quelquefois à vingt pas de nous, sous le panache d'un buisson penché sur la rivière, nageait un assez beau poisson qui exhalait de l'air montant en globules à la surface, puis il se laissait couler à fond en causant une petite houle momentanée au-dessus de lui. Le grillon cheminait lentement dans l'herbe roussie, la caille criait malgré elle, les vautours planaient sur les champs, et souvent s'arrêtaient immobiles dans l'air au moyen d'une rapide agitation des ailes et de leur queue déployée en éventail.....”

Voilà la plaine et voici la forêt : “ Le bois c’est l’ombre et le calme. Les hauts trembles grelottent à leurs cimes, tandis que les longues branches pendantes des bouleaux bougent à peine ; le chêne vigoureux se dresse fier et sévère à côté de l’élégant tilleul. Vous roulez dans les circuits d’un sentier gazonneux tout tigré d’ombre et de lumière. De grosses mouches jaunes pendent immobiles dans l’air doré et tout à coup disparaissent d’un coup d’aile ; les moucheron tourbillonnent avec ordre et en colonne, lumineux dans l’ombre, bruns au soleil. Les oiseaux gazouillent en paix. Prêtez l’oreille : la voix métallique de la fauvette interprète mélodieusement la jovialité émouvante et babillarde qui est son naturel, et sa légèreté s’accorde bien avec le parfum du muguet. Loin, très loin dans la forêt, là où le fourré est épais et sourd, un calme indéfinissable descend dans l’âme et tout ce qui nous environne est doux et paisible. Le vent pourtant s’est élevé, et les cimes se sont toutes perchées les unes sur les autres comme les vagues sur l’abîme des mers ; sous la couche de feuilles mortes de l’automne dernier, surgissent çà et là des herbes d’autant plus hautes qu’il leur a été plus difficile de se faire jour ; à part sont les groupes de champignons qui ont l’air de délibérer en famille sous l’abri de leurs grands chapeaux..... ”

Tourguenef a essayé de la comédie, mais son naturel un peu mélancolique ne s’y prêtait pas et deux pièces, qu’on a imprimées, restent tout à fait inférieures ; ses grands romans semblent parfois un peu dégingandés, décousus, l’auteur s’absorbe dans la peinture minutieuse de personnages secondaires, de petits incidents auxquels il imprime un relief trop accentué. Là où il excelle c’est dans la nouvelle courte, rapide. Avec trente, quarante, cinquante pages, il taille un chef-d’œuvre absolu ; c’est la perfection dans la grâce et la force.

Figurez-vous un Mérimée avec l'âme, la poésie en plus ; les types sont saisissants, à chaque instant le mot frappe la pensée comme le balancier la médaille.

Le roi Lear de la Steppe, le gentilhomme de la Steppe, l'abandonnée, Toc, Toc, Toc, Etrange histoire, Annouchka, le Brigadier, comptent sans contredit parmi les modèles du genre. Quelle grandeur farouche dans ce *roi Lear de la Steppe* qui sans vouloir écouter personne, se dépouille de tous ses biens au profit de deux filles indignes ! "Imaginez un homme d'une taille gigantesque. Sur un corps énorme était plantée, un peu de travers, et sous nulle apparence de cou, une tête monstrueuse ; une masse de cheveux emmêlés, d'un jaune grisonnant, la surmontait, partant presque des sourcils ébouriffés. Sur le vaste espace de ce visage, rougi par le hâle, s'avancait un puissant nez épaté et s'ouvraient de petits yeux bleus, d'une expression très hautaine, ainsi qu'une bouche fort petite aussi, toute fendillée de rides et du même ton que le visage. La voix qui sortait de cette bouche était enrouée et néanmoins retentissante ; elle rappelait le bruit strident que font des barres de fer qu'on transporte dans une charrette cahotée sur un mauvais pavé... Quels bras il avait et quelles jambes ! Des mains larges comme des coussins. Je me souviens que je ne pouvais pas, sans une sorte de terreur respectueuse, considérer le dos immense de Kharlof et ses épaules semblables à des meules de moulins... Il respirait lentement, lourdement, comme un bœuf et marchait sans bruit. On pouvait croire qu'une fois entré dans une chambre, il avait constamment la crainte de tout renverser, de tout briser ; il s'avancait avec précaution de côté, et comme en glissant !... Des légendes s'étaient formées sur son compte : on racontait qu'un jour, rencontré dans un bois par un ours, il l'avait terrassé ; qu'ayant surpris dans son enclos aux abeilles un paysan qui venait voler

ses ruches, il l'avait lancé par dessus la haie avec son cheval et son chariot ; et ainsi de suite. Pourtant Kharlof ne se vantait jamais de sa force ; s'il était plein d'orgueil, ce n'était pas sa vigueur qui le lui inspirait, c'était sa naissance, sa position dans le monde, l'esprit et l'intelligence qu'il s'attribuait..... ”

Comme le roi Lear de Shakspeare, le roi Lear de Tourguenef abandonne tout son bien à ses filles, et celle-ci le traitent en Gêronde, le couvrent de guenilles, lui font manger leurs restes, renvoient son domestique ; mais le géant se redresse un peu, démolit de ses propres mains la maison et expire sous les décombres. Le roi Lear de la Steppe a dû exister en Russie ; en tout cas Tourguenef lui a assuré l'immortalité.

VICTOR DU BLED.

10 octobre 1884.

LE PARDON ROYAL

(De l'anglais)

Il y a quelques années, un jeune homme du nom de Georges Smith était employé comme jardinier chez un riche banquier de la rue Sherbrooke, à Montréal, que nous appellerons M. Rodgers.

Après cinq mois de service, pendant lesquels il avait gagné l'entière confiance de ses maîtres, le jeune jardinier fut arrêté et emprisonné sous accusation de vol. Il avait été surpris en flagrant délit par M. Rodgers, qui, à son retour inattendu d'un voyage de quelques jours, trouvait un meuble brisé dans les appartements de sa femme et découvrait des diamants volés entre les mains de son employé. Ce dernier avoua sa culpabilité et fut condamné à trois années de travaux forcés.

Madame Rodgers, vivement affectée de l'arrestation du jeune homme auquel elle témoignait beaucoup d'attachement, insista auprès de son mari pour qu'il sollicitât son acquittement, mais l'affaire avait fait du bruit et la justice dûit suivre son cours. Le prisonnier fut transporté à St-Vincent de Paul pour y subir l'exécution de sa sentence.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis cet événement, lorsqu'un jour, une femme élégante et voilée se présenta au département de la justice, à Ottawa, sollicitant auprès du ministre une audience qu'elle obtint aussitôt. Elle s'avança avec crainte, et

après avoir accepté de s'asseoir, elle raconta au représentant de la couronne tous les détails de l'arrestation et de la condamnation de Georges Smith, et termina en demandant pour lui le pardon royal.

—Et sur quoi vous appuyez-vous pour obtenir ce pardon, demanda le ministre ?

—Il est innocent, répondit faiblement la suppliante.

—Pouvez-vous le prouver ?

—Oui, je puis le prouver.

—Alors je pourrai lui accorder un nouveau procès, c'est tout ce que je puis faire. Mais quelle preuve avez-vous ?

—Il n'a pas volé les diamants.

—Si je ne me trompe pas, il a plaidé coupable ?

—Mais il ne l'est pas, je vous le jure !

—Quel intérêt avez-vous à demander son pardon ?

—Je suis..... sa sœur, fit-elle en hésitant.

—Bien, bien, dit le ministre un peu vivement, voyez les officiers en loi, faites votre preuve et nous verrons.

La suppliante se leva et, rejetant son voile en arrière, elle laissa voir les traits d'une jeune femme d'une éclatante beauté, pendant que la crainte et la timidité empourpraient vivement sa figure.

Alors elle raconta au ministre, sous le sceau de l'hon-

neur, une histoire tellement étrange que celui-ci se crut pendant un moment le jouet d'une mystification. Cette femme n'était autre que madame Rodgers : elle aussi était coupable. Elle aimait le jeune jardinier qui appartenait à une excellente famille américaine et qui s'était livré à cette vie rude et vile par amour pour elle. Au moment de voir leur secret découvert, il avait préféré se couvrir d'infamie que de compromettre la femme qui lui avait sacrifié son honneur et sa famille. Elle s'était réfugiée dans un appartement voisin pendant que lui brisait un meuble et s'emparait des diamants qui devaient détourner les soupçons. Depuis des mois le jeune homme souffrait héroïquement pour elle, et elle n'avait pu résister plus longtemps aux regrets que lui causait cet état de choses.

Pendant ce récit, la jeune femme tremblait violemment et sa voix était très faible. Le ministre fut quelques instants sans répondre.

—Madame, dit-il enfin, si ce que vous m'avez raconté est vrai, il sera de mon devoir de recommander à Son Excellence l'octroi du pardon royal. Mais il me faut une preuve absolue de l'innocence du jeune Smith. S'il obtient son pardon, il devra de plus s'éloigner du pays pendant au moins le temps qu'aurait duré sa détention. Je constaterai avant peu s'il n'a agi que dans le but de vous sauver.

Deux semaines plus tard, un coupé s'arrêtait à la porte du pénitencier de St-Vincent de Paul, et madame Rodgers en descendait, accompagnée de l'un des aides-camp du gouverneur général. Sans échanger un mot avec eux, le préfet les conduisit dans une salle de réception où la jeune femme fut laissée absolument seule. Presqu'aussitôt une porte s'ouvrit, et George

Smith, sous ses habits d'autrefois, entra dans l'appartement et reconnut sa visiteuse.

—Pour l'amour de Dieu! fit-il avec émotion, pourquoi êtes-vous venue? Imprudente que vous êtes, vous pouvez vous perdre à jamais! Ne vous occupez que de vous-même, je me sentirai heureux si vous êtes sauvée!

Madame Rodgers ne put résister à une telle preuve de dévouement et s'affaissa sur le parquet. Le préfet entra immédiatement.

—Vous vous êtes trompé, sans doute, lui dit le jeune homme, je ne connais pas cette femme. Elle désire voir quelque autre détenu, je suppose.

Caché de manière à tout voir sans être aperçu, l'aide-de-camp du gouverneur avait été témoin de l'héroïque dévouement, de la sublime abnégation du jeune homme. Huit jours après, George Smith s'embarquait à bord du *Corinthian*, en route pour l'Angleterre où il allait passer le temps qu'aurait duré l'achèvement de sa condamnation.

Sur le livre où s'inscrivent les noms des condamnés graciés, celui de George Smith est écrit seul, sans indication des motifs qui ont induit Son Excellence à lui accorder son royal pardon.

LOUIS H. TACHÉ.

Ottawa, 25 octobre 1884.

LE TONKIN

Les événements d'Orient, qui alimentent en ce temps-ci presque exclusivement la presse, font voir que la France comprend de nouveau que l'extension de ses colonies lui créerait une plus grande influence politique, tout en assurant à son commerce des avantages inappréciables.

Il n'y a pas seulement notre ancienne mère-patrie qui soit à chercher des pays à civiliser en ce moment, car un souffle colonial semble également avoir passé sur les autres nations, et l'on dirait qu'avant longtemps le Congo sera la patrie, en raccourci, des Français, des Portugais, des Allemands et des Anglais. Cette région du Congo, inconnue pour ainsi dire avant Brazza et Stanley, semble tant promettre pour l'avenir que déjà Bismarck commence à y établir, comme chez lui, des duchés lilliputiens, en dépit des Anglais qui voudraient coloniser à eux seuls les deux hémisphères !

La guerre entreprise par la France au Tonkin, non-seulement assurera des débouchés à ses marchandises dans le pays conquis, mais elle donnera du prestige à ses armes. Aussi, c'est avec une joie indicible que les pauvres Tonkinois ont vu arriver les Français ; ils les ont accueillis comme des libérateurs envoyés pour les soustraire à la tyrannie intolérable qu'ils subissaient depuis que leur royaume avait passé sous le joug des empereurs de l'Annam.

Avant 1870, le Tonkin n'était connu que superficiel-

lement, par les relations de quelques voyageurs, lesquels n'avaient peut-être qu'entrevu les avantages offerts par l'exploitation de ce riche territoire. Néanmoins, Guillaume Dompier, qui pénétra dans le pays, comme le prouve sa relation, disait, en parlant du Tonkin : " Il y a beaucoup d'or dans ce pays : il ressemble à l'or de la Chine, et il est aussi pur que celui du Japon et même plus fin." " La province du nord, ajoutait-il, est un grand pays dont les montagnes renferment de l'or."

Si, comme tout nous porte à le croire, ce récit est vrai, il y a certainement beaucoup à retirer de l'exploitation de semblables mines. Déjà, croyons-nous, les chambres françaises ont entendu des débats sérieux concernant ces propriétés fabuleuses. Quelques-uns prêtaient au gouvernement, au commencement de la guerre, des motifs très intéressés dans l'envoi de l'expédition. Il est fort difficile de croire que des intérêts personnels et secondaires aient pu influencer sur une pareille entreprise, quand l'assassinat de Rivière était là qui demandait une réparation immédiate, éclatante, des bandits qui infestent ces parages.

Mais ce n'est que vers la date plus haut mentionnée qu'un riche négociant, M. Dupuis, remontait une des nombreuses rivières qui sillonnent le pays, et après avoir exploré quelques-uns des lieux qu'elle arrose, il revenait émerveillé de la richesse et de la fertilité de cette contrée. M. Dupuis partait pour la France la tête pleine de projets et avec l'espoir d'obtenir des secours pour pénétrer plus avant dans le pays et en étudier à fond les ressources. Il communiqua ses dessins au ministre de la marine d'alors, l'amiral Pothuau, qui, à raison de la déplorable situation faite à la marine française par la guerre de 1870, ne put que l'autoriser à se

servir d'un vaisseau de guerre et à la condition encore de l'équiper à ses frais personnels. Du reste, c'est ce que M. Dupuis fit en consacrant patriotiquement toute sa fortune à cette entreprise.

Enfin il laissait la France et après quelques jours d'arrêt à Hanoï, il arrivait le 18 novembre 1872, à Haï-phong, capitale du Tonkin. Vingt-cinq mille personnes acclamaient, à leur arrivée, M. Dupuis et ses marins, cette bande de braves qui leur faisait espérer une délivrance prochaine.

Comme son expédition avait un but scientifique et commercial, M. Dupuis prit immédiatement des mesures pour continuer sa marche, et les formalités requises remplies, il s'embarquait pour le Tunnan, riche province chinoise limitrophe du Tonkin. Une partie du personnel militaire l'accompagnait ; l'autre demeurait à Haïphong sous le commandement du capitaine Millot ; malgré la permission octroyée, les mandarins semaient continuellement sur le chemin de M. Dupuis des difficultés qu'il parvint toujours à surmonter, du moins en partie ; M. Millot en butte aussi de son côté leurs tracasseries, se vit obligé d'en appeler aux armes pour entretenir l'approvisionnement de ses soldats.

A son retour du Tunnan, M. Dupuis, mis au courant de la singulière observation des traités qu'il avait conclus, se saisit sur le champ du préfet de police et le garda comme otage. M. Millot fut chargé d'une mission près de l'amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine ; il allait demander des renforts afin de pouvoir exiger satisfaction des manéges dont les fonctionnaires et le peuple se rendaient coupables chaque jour. M. Dupré conseilla chaleureusement de châtier au plus tôt les perfides Annamites et M. Millot revint avec de l'ar-

gent et des soldats, mais un peu tard. Pendant son voyage, un général annamite de haute réputation avait attaqué M. Dupuis avec cinq mille hommes ; cependant quelques décharges d'artillerie qui crevèrent des soldats et des gongs, suffirent pour faire tenir ces braves amplement en dehors de la portée des canons.

C'est sur ces entrefaites, le 11 octobre 1873, qu'arrivait le brave et entreprenant Francis Garnier, qui, voyant les dispositions hostiles de la population, et comprenant que chaque heure de retard donnait des forces à l'ennemi et affaiblissait ses troupes, résolut d'attaquer la forteresse d'Hanoi.

Le matin du 20 novembre, M. Dupuis d'un côté et Francis Garnier de l'autre, à la tête de moins de deux cents hommes, assistés de l'escadre, enlevaient la forteresse en trente-cinq minutes. Quinze jours après, les villes Phu-Ly, Nam-Dintet Ning-Bint étaient au pouvoir des Français. Cette dernière place Ning-Bint, située sur un rocher presque inabordable, fut héroïquement enlevée par M. DeHautefeuille, un enfant de vingt ans qui ne commandait que vingt hommes. M. DeHautefeuille prenait possession de la citadelle et de la ville, défendues par deux mille hommes !

Au moment où Garnier était prêt à partir pour attaquer les ennemis à Sontay, leur quartier général, une ambassade annamite se présentait pour arrêter les bases d'un traité qui fût convenable aux belligérants. La conférence était à peine commencée que l'on vint prévenir Garnier que l'armée ennemie, au mépris de l'armistice conclu, se disposait à attaquer Hanoi. Il marcha aussitôt, aidé de quelques hommes seulement, droit aux assiégeants ; mais emporté par une ardeur imprudente, il tomba dans un fossé et fut lâchement assas-

siné. Lorsqu'on le retrouva, il avait la tête séparée du tronc et les poignets coupés.

Quelques secours arrivés de Saïgon mettaient les Français en état de reprendre les hostilités avec plus de vigueur que jamais et de faire rudement payer aux Annamites leur odieuse cruauté. Mais, à ce moment, un courrier annonçait à ces intrépides soldats que leur rôle était fini dans ce pays ; ils se rembarquaient sans avoir eu le temps de venger leur brave et bien-aimé commandant.

M. Philastre, qui recueillit la succession de Garnier, n'avait ni le talent ni la bravoure de celui-ci ; il ordonnait à M. Dupuis de laisser incontinent le pays, ajoutant même, qu'er cas de résistance, il en serait chassé de force. Avoir prodigué toute sa fortune, exposé sa vie en tant de circonstances pour assurer le succès d'une expédition destinée à planter le drapeau français sur cette terre inconnue, et s'entendre traiter par M. Philastre de forban !! de corsaire !!! Heureusement, en 1880, le gouvernement français plus équitable et plus reconnaissant, accordait une indemnité à M. Dupuis pour les pertes qu'il avait subies en 1873.

Tous ces bouleversements amenaient le traité de 1874, qui garantissait le commerce entre la mer et le Tunnan, moyennant de légers droits de douane. Un traité de cette façon aurait été incontestablement avantageux aux marchands étrangers, s'il n'eût été enrayé par la duplicité des mandarins.

Pendant que l'empereur Tu-Due accordait des privilèges pour trafiquer dans ses états, d'un autre côté il stipendiait les Pavillons-Noirs, espèce de bandits sanguinaires, pour leur faire rançonner sans merci les tra-

fiquants européens ; quand l'endroit ne leur permettait pas de voler à ceux-ci leur cargaison, ou de les plonger au fond du fleuve. Les puissances étrangères en face de ces déprédations quotidiennes, menacèrent de venger elles-mêmes les violences faites à leurs nationaux, si la France restait plus longtemps inactive dans la punition de ces pirateries.

Le gouvernement français comprit enfin qu'il était de toute nécessité. Il obtint qu'une expédition mit fin à ce brigandage trop longtemps toléré, et envoya quelques centaines de soldats sous les ordres de l'infortuné commandant Henri Rivière. Comme d'habitude, en arrivant, on s'empare d'Hanoï : cette prise se fait le 26 mai 1883. Quelques jours plus tard, dans une sortie faite pour poursuivre les Annamites, Rivière s'étant séparé de ses soldats, tombe dans un guet-à-pens dressé presque au même endroit où Garnier avait été égorgé. La mort de Rivière fut douloureusement ressentie en France, et décida d'emblée les chambres à pousser vigoureusement les choses au Tonkin. Non-seulement on perdait un brillant officier de marine dans la personne du héros d'Hanoï, mais on se trouvait, en même temps, privé d'un politique rompu au métier ; les lettres aussi, comme le mentionnèrent les journaux, comptaient un écrivain charmant et délicat de moins. Aujourd'hui, si Garnier est vengé par les armes, nous croyons qu'avant peu on ne pourra manquer de reconnaître plus particulièrement le dévouement de ce patriote martyr des intérêts de son pays.

Toute la presse hostile à la France n'a pas perdu une seule occasion de critiquer la lenteur avec laquelle les ministres et les généraux ont procédé pour résoudre les difficultés. Mais les négociations entamées avec des diplomates aussi cauteleux que le marquis de Tseng,

l'ambassadeur chinois en Europe, et les indécisions perpétuelles de Li-Hung-Chang, premier ministre et général-en-chef à Pékin, n'étaient pas de nature à simplifier l'imbroglio franco-chinois. Ensuite la distance, les approvisionnements considérables, et d'autres obstacles accessoires ne pouvaient manquer d'occasionner des tâtonnements au début des opérations.

Mais une fois l'effectif militaire assez nombreux pour tenter quelque chose, Hai-Phong n'a presque pas tenu, Bac-Ninh, formidable forteresse, bâtie sur un delta, tombait au pouvoir des Français, après un siège de quelques jours, et une habile manœuvre stratégique. L'attention du général Millot, commandant des troupes françaises, fut immédiatement portée sur Sontay, autre place importante à l'est de Bac-Ninh. L'attaque de cette dernière place devait être regardée comme un *casus belli*. Mais en dépit des menaces du marquis à queue, le drapeau tricolore fut planté au bout de quelques jours sur les murs de Sontay aux cris de : Vive la France !

Toutes les places fortes au pouvoir des Français, les soldats bien disposés et bien équipés, tout cela fit pour un moment pencher les Chinois du bon côté. Depuis la prise de Pékin en 1860, par les armées française et anglaise, les célestes craignent toujours qu'une armée n'approche leur capitale. Avant cette date, la cour de Pékin n'admettait pas d'ambassadeur européen.

Le différend franco-chinois semblait avoir trouvé une solution, par la signature du traité de Tien-Tsin. Malheureusement, l'article premier du traité contenait un engagement dont la violation causa la reprise des hostilités. Le voici : "De son côté, la Chine, rassurée sur l'intégrité et la sécurité de sa frontière du sud, s'engage à retirer des dites frontières toutes garnisons chinoises

du Tonkin." Comme les dernières nouvelles nous l'ont appris, un sérieux conflit a eu lieu entre les troupes françaises et les garnisons chinoises, lorsque celles-ci se sont rendues pour prendre possession de cette importante place, qui touche à la province de Kivang-See.

De cette échaffourée résultèrent les fâcheuses complications que l'on sait. Plusieurs journaux blâment, non pas sans raison peut-être, le général Millot d'être presque uniquement la cause de ce regrettable malentendu. Les dépêches semblent confirmer en partie ces suppositions, lorsqu'elles nous apprennent le rappel de cet officier.

L'amiral Courbet, dont chacun admire la bravoure et la haute science militaire, si on lui donne carte blanche, saura terminer glorieusement cette campagne qui demande un dénouement immédiat. L'affaire de Kelung où fut anéantie presque totalement la flotte chinoise, flotte composée de pirates et de Pavillons-Noirs, provoqua un concert d'imprécations dans la presse anglaise, contre la barbarie de l'amiral français. Si les Chinois avaient été coulés par les mêmes boulets qui détruisirent Alexandrie et par des canons Gattling, il y aurait, en ce moment toute une nation de philanthropes qui s'écrirait : *Well done*.

L'issue de cette guerre n'est problématique pour personne : dans quelque temps la France sera victorieuse et elle se fera richement indemniser de ses pertes. Dorénavant, nous lirons avec plaisir que notre ancienne mère-patrie établit son pouvoir sur un territoire moins vaste en étendue, que celui de l'Angleterre, mais infiniment plus remarquable par ses facilités commerciales, les richesses qu'il renferme, et surtout par sa position stratégique, supérieure à celles de l'empire du Birman

et de la péninsule des Indes. Les Anglais n'oseront plus proclamer, pour mieux faire ressentir leur puissance, qu'ils règnent sur 200 millions d'habitants, tandis que la France n'exerce sa souveraineté que sur 271,000 âmes. Le Tonkin possède une population de 15 millions ; race industrielle, docile, hospitalière et très assimilable, à ce qu'en disent les voyageurs.

Les missionnaires, qui connaissent le pays depuis longtemps, ont converti au catholicisme au-delà d'un demi-million d'habitants. Le gouvernement français ne saurait manquer de reconnaître et d'apprécier l'œuvre de ces courageux soldats, qui lui ont donné plus d'un million de fidèles sujets sans autres armes que leur dévouement et leur parole évangéliques.

Nous pouvons dire, en terminant, que voilà presque établi l'empire français que Duplex avait rêvé de fonder aux Indes ; et le brave Lally-Tallendal qui disait à son arrivée là-bas : " Plus d'Anglais dans la péninsule," doit applaudir de voir les Français en voie de contrebalancer l'influence de ceux qui, après l'avoir ruiné pécuniairement, co-opérèrent encore à son injuste condamnation.

NAPOLÉON CHAMPAGNE.

Ottawa, 10 octobre 1884.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

UNE PROMENADE DANS PARIS *

Pour le bibliophile, l'amateur de bibelots et des productions de l'esprit de toutes espèces, l'endroit le plus charmant de Paris où vous puissiez promener vos rêveries est certainement le quai Voltaire et le quai Malaquais. "Les boulevards, a écrit M. Claretie, c'est la vie même de Paris, et comme son *petit journal*. Mais les quais, c'est son passé, c'est son histoire, c'est sa véritable bibliothèque."

Si donc, vous le voulez bien, nous nous éloignerons, pour aujourd'hui, des immenses artères où le pouls de la grande ville bat son plein, et, par une de ces tièdes journées d'avril, qui sont le renouveau de l'année parisienne, nous irons de compagnie dénicher des souvenirs littéraires et artistiques dans ce coin plus silencieux de la capitale du monde intellectuel.

Lorsque, laissant derrière soi le portique de la Chambre des députés, on remonte la rive gauche de la Seine, l'on suit d'abord le quai d'Orsay auquel Boucher d'Orsay, prévôt des marchands, donna son nom au commencement du dix-huitième siècle. Ce quai est tout d'un aspect solennel, bordé qu'il est à droite par des ministères, des ambassades, des hôtels aussi graves, aussi corrects que les personnages de distinction qui les habi-

* Ce travail a été lu le 22 mai 1884 devant la Société Royale du Canada.

tent. Viennent ensuite le palais de la Légion d'honneur, incendié par la Commune et rebâti par les légionnaires aussitôt après ; et puis, à côté, les ruines majestueuses de la Cour des comptes dont les murailles calcinées et noircies témoignent encore de la folie furieuse des communards de 1871. Après avoir enfin longé la caserne et le café d'Orsay, nous voici vis-à-vis du Pont-Royal à la tête duquel commence le quai Voltaire. Le philosophe de Ferney lui a laissé son nom pour être venu mourir dans une maison située à l'angle de la rue de Beaune et du quai dont il est devenu le parrain. Une inscription rappelle qu'il mourut au premier étage, chez son ami, le marquis de Villette, dans un appartement que l'on tint fermé jusqu'au temps du premier empire. On en profita, pendant la Terreur, pour y cacher, sous la protection du souvenir de Voltaire, ceux-là même qu'il avait tant accablés de sa haine et de ses sarcasmes, des prêtres !

A côté de cette maison historique est l'hôtel Voltaire. Il me souvient que c'est ici que notre historien, M. Garneau, descendit lors de son premier voyage à Paris, en 1831. En évoquant la mémoire de ce grand esprit, si éminemment habile à redonner la vie aux choses du passé, ne trouvez-vous pas curieux comme moi de connaître les impressions de l'illustre voyageur à la vue de ce merveilleux Paris dont, comme nous, il avait si souvent rêvé avant de le voir, et qu'il aimait tant se rappeler par la suite. — "J'avais hâte, dit-il, d'abord en débarquant à Calais, de fouler cette vieille terre de France dont j'avais tant entendu parler par nos pères et dont le souvenir, se prolongeant de génération en génération, laisse après lui cet intérêt plein de tristesse qui a quelque chose de l'exil." Et plus loin, il ajoute : "Je descendis à l'hôtel Voltaire, en face du Louvre. La Seine seulement nous séparait. On célébrait, ce

soir-là, l'anniversaire de la révolution de l'année précédente, qui avait mis Louis-Philippe d'Orléans sur le trône des Bourbons. Je passai sur un balcon d'où je pus voir le feu d'artifice qui se tirait sur le pont d'Arcole. Le spectacle que j'avais sous les yeux avait quelque chose de féérique. A mes pieds, c'étaient les quais où se pressait une foule immense, et la Seine où se réfléchissaient mille flambeaux. En face les Tuileries et le Louvre, à ma droite le portail de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois et plusieurs ponts jusqu'au Pont-Neuf; à ma gauche, le Pont-Royal, le pont et la place de la Concorde, le jardin des Tuileries, les arbres des Champs-Élysées et, dans le lointain, l'Arc de triomphe de l'Etoile tout rayonnant de lumières. Des lignes enflammées, embrasant l'horizon de tous côtés, éclairaient cette vaste étendue et permettaient aux monuments de dessiner leurs grandes masses sur les ombres de la nuit, tandis qu'à leurs pieds les rayons tombés des flambeaux doraient la tête des promeneurs et faisaient étinceler les armes des patrouilles. Le ciel était en feu. Des fusées de toutes les formes et de toutes les couleurs s'élevaient de tous les points de Paris. Je passai une partie de la nuit au milieu de ces enchantements. Le lendemain, je m'éveillai comme après un rêve de choses merveilleuses. En rouvrant les yeux, j'aperçus devant moi la galerie du Louvre. Ma chambre était en face de ce palais, et je dus commencer à reconnaître la réalité du spectacle qui, la veille, avait saisi mon imagination."

Il faut avouer que Paris, cette grande coquette, avait, ce soir-là, revêtu ses plus beaux atours, comme pour faire honneur au jeune étranger venu de si loin pour la voir!

Depuis le commencement du quai Voltaire, en passant par le quai Malaquais et celui de Conti, jusqu'au

Pont-Neuf, d'où Henri IV, du haut de son fier cheval de bronze, laisse tomber son sourire sceptique sur le *bon* peuple de Paris, la librairie, le bric-à-brac envahissent tout, parapet des quais, devantures des boutiques et rez-de-chaussées au plafond bas d'en face. A l'étalage en plein air s'offrent partout les livres, l'imagerie de moindre valeur ; les trop fréquentes averses du ciel parisien ne permettant pas d'exposer aux intempéries de l'air les éditions princeps et les gravures avant la lettre. Voulez-vous plutôt admirer des incunables authentiques, de vrais elzévir, des pasdeloups irréprochables, traversez la rue et vous arrêtez aux vitrines qui longent les quais à perte de vue. Là, des milliers de chefs-d'œuvres de l'imprimerie, de la reliure et du burin charmeront votre regard, tandis que, tout à côté, s'amuseront à vous tirer l'œil toutes les merveilles du bric-à-brac : vieilles armures, damasquinées d'or ou d'argent, épée à poignée finement ciselée par quelque armurier-maître des quinzième et seizième siècles, bahuts d'ébène, coffrets mauresques aux délicates et fantasques incrustations de cuivre ou de nacre, lustres en vieux cuivre fouillés à jour, émaux cloisonnés, faïence de Bernard Palissy, ivoires, potiches, statuettes, porcelaines de Chine, de Saxe ou de Sèvres, tout cela vrai souvent, mais parfois aussi imité avec une perfection telle que des connaisseurs sérieux ont pu s'y laisser prendre.

Mais, croyez-m'en, il ne fait pas bon s'attarder à reluquer toutes ces curiosités : l'œil d'abord s'y laisse prendre, l'esprit ensuite, et enfin votre porte-monnaie plus que vous ne l'auriez voulu peut-être. Retournons au parapet où les caprices sont moins dangereux à satisfaire. Pour ceux qui, comme moi, aiment les livres pour le plaisir raffiné qu'on éprouve à les lire et non pour la satisfaction stérile de posséder des exemplaires plus ou moins rares d'ouvrages que l'on n'étudiera

jamais, voici l'endroit où l'on peut faire, aux plus bas prix, ample provision de pâture intellectuelle. Depuis les feuilletons populaires jusqu'aux productions plus sérieuses de la littérature et aux ouvrages de droit ou de science cédés à vil prix par des étudiants besogneux, on trouve ici au meilleur compte et s'étalant sur un parcours de près d'un mille, à peu près tous les éléments d'une bibliothèque de choix.

Un cri, parti du pont des Saints-Pères, près duquel nous passons, nous fait dresser l'oreille. Il est poussé par un gamin qui se penche sur le garde-fou, en se faisant un porte-voix de ses deux mains. — Eh ! là-bas ! ça mord-il?... — Une bordée de jurons qui monte de la berge, nous révèle aussitôt la présence d'un pêcheur malheureux que la voix éraillée du gamin a brusquement tiré de sa béate espérance. Pour peu que nous nous penchions aussi sur le parapet du quai, nous apercevons, tant que la vue peut porter, en aval et en amont du fleuve, une armée de pêcheurs à la ligne qui, d'un œil anxieux et d'un hameçon inoffensif, fouillent vainement en tous sens l'eau bourbeuse de la Seine qui, en cet endroit du moins, contient bien des choses, le poisson excepté. Ce qui n'empêche pas que, dans la belle saison, comme dans la mauvaise du reste, les bords de ce fleuve en miniature ne soient couverts de pêcheurs, les uns dans des bateaux ancrés au milieu de la rivière, d'autres debout sur des trains de bois, ceux-là sur la rive, ceux-ci plus à l'aise — les moins convaincus, les tièdes — assis jambes pendantes sur le parapet inférieur des quais, tous attendant avec foi le poisson qui n'arrive jamais ou qui ne se montre, à de bien rares intervalles, que sous une forme si déplorablement exigüe que c'est vraiment étrange de voir cette passion aussi malheureuse que tenace chez un peuple sceptique et remuant comme le parisien. On se rappelle encore avec stupé-

faction tout un groupe de ces chevaliers de l'hameçon qui, lors du siège de 1870, et même durant la Commune, suivaient, impassibles à leur poste ordinaire, le mouvement de leur ligne agacée par le seul courant du fleuve, alors que les obus prussiens venaient éclater auprès d'eux et que, à deux pas, les Tuileries, le Louvre, le palais de la Légion d'honneur et la Cour des comptes, incendiés par les communards, se tordaient dans un gigantesque embrasement qui enflammait le ciel et empourprait le fleuve comme d'une longue traînée de sang. Mais laissons ces stoïques tendre leurs hameçons à une proie chimérique, sans plus s'occuper des révolutions qui passent et des trônes qui s'écroulent que des bateaux-mouches qui sillonnent la Seine en tous sens et des blanchisseuses et des chiens qui barbotent à côté des pêcheurs, et résumons notre promenade et nos observations. Aussi bien s'offre à nos regards une figure qu'il eût été vraiment dommage de laisser passer sans lui donner notre attention, d'autant plus que cette physionomie fait nécessairement partie du tableau vivant qui anime l'étalage des bouquinistes. Presque toutes les après-midi, quand il ne pleut pas, un vieillard, vert encore, au teint frais, à l'œil vif, à la figure fine et bienveillante, reprend son éternelle promenade le long des parapets couverts de livres — ses plus chers amis. Ce doyen, peut-être, des bibliophiles de Paris, ce grand dénicheur de livres rares, c'est M. Xavier Marmier, de l'Académie française. Pour donner une idée de ce que cette passion de bouquiner a dû lui procurer de vives jouissances, il me suffira d'ajouter, ce qui le peindra d'un trait, que, par une clause de son testament, M. Marmier laissera une somme assez ronde pour convier, après sa mort, tous les bouquinistes de Paris à un dîner plantureux.

Mais, il nous a reconnu, l'érudit et aimable biblio-

phile! — Comment vous portez-vous, cher ami? me dit-il avec bonté. Et, le voilà qui passe familièrement son bras sous le mien et se met à marcher doucement avec moi, tout en me demandant des nouvelles de ce Canada qu'il aime tant. Ainsi devisant, et nous arrêtant parfois tous deux pour feuilleter un livre dont la reliure et le titre a fixé notre attention, nous arrivons au pont des Arts. La tour de Nesle, la fameuse tour de Nesle de romantique mémoire, s'élevait là, sur notre droite, au lieu même où se dresse aujourd'hui le classique Institut de France.

Il y a séance solennelle à l'Académie. M. Marmier me le rappelle et me demande si j'ai reçu le billet d'admission qu'il m'a envoyé la veille. Je lui réponds affirmativement et l'en remercie. — Vous entrez? me dit-il. — Certes! je n'aurais garde de manquer d'assister à cette fête de l'esprit! — Il vous va falloir *faire queue*, remarque en souriant mon interlocuteur. Et il me montre la foule qui stationne à l'une des portes latérales du temple où les quarante Immortels pontifient dans toute la dignité de leur gloire.

Mon illustre compagnon me donne une poignée de main, et disparaît par la porte centrale, tandis que je vais me confondre avec le commun des mortels, privilégiés cependant, qui attendent, quelques-uns depuis plus d'une heure, que l'on ouvre les portes donnant accès aux tribunes du palais.

On allait, ce jour-là, lire les deux rapports de l'Académie sur les ouvrages couronnés et sur les prix Montyon accordés aux plus beaux exemples de vertu remarqués durant l'année. Comme toutes les séances de l'illustre corps, qui sont bien courues par le monde élégant, celle-ci avait attiré un grand nombre de personnes, et

les quelques centaines de sièges que la salle peut contenir étaient occupés jusqu'au dernier. La partie inférieure de la rotonde du dôme de l'Institut, le parquet, est occupée par les académiciens, par les parents des deux rapporteurs, et, aux jours de réception, par ceux des récipiendaires. Ces quelques privilégiés, des dames surtout, ont seuls l'honneur de s'asseoir tout près des membres de l'Académie. Le gros des spectateurs prend place dans des tribunes en amphithéâtre d'où l'on a l'honneur de dominer l'auguste assemblée.

Mon billet me plaçait dans l'amphithéâtre du nord, en face du *bureau*. Il y avait bien une heure que j'étais occupé, en attendant comme tout le monde, à lorgner et analyser les toilettes charmantes de ces incomparables Parisiennes qui étalaient complaisamment aux yeux braqués sur elles leurs coquets minois, leurs robes fraîches, leurs bijoux et leurs dentelles de grand ton, lorsque enfin, les deux portes placées à côté du bureau s'ouvrirent. Entre deux haies de soldats qui leur présentent les armes, les académiciens apparaissent. J'en reconnais quelques-uns dont la gravure a rendu les traits familiers à chacun : le premier d'entre tous, Victor Hugo, la plus grande personnification de la poésie au XIXe siècle. Cette tête blanchie par près de quatre-vingt-trois hivers et couronnée d'une auréole de plus de soixante années de gloire, je la revois bien telle que je me la devais fixer dans la mémoire, deux heures plus tard, en face du beau portrait que Bonnat, l'habile artiste, a fait de l'auteur des *Contemplations*. Assis dans l'attitude du penseur, il appuie sur sa main droite ce vaste front où s'anima tout un monde de prodigieuses créations qui ont promené la renommée de Victor Hugo sur tous les points du globe. Ses yeux perçants plongent dans les profondeurs des siècles pour en sonder les mystères et les révéler à l'humanité attentive à la voix de son barde si longtemps inspiré.

Et puis, ce sont : Alexandre Dumas, fils non moins célèbre aujourd'hui du plus merveilleux conteur qui existât jamais ; Xavier Marmier, le révélateur, en France, de la littérature des pays du nord de l'Europe et le bienveillant ami du Canada ; Jules Simon, avec qui j'avais eu l'honneur de déjeuner chez M. Marmier en compagnie de MM. Chapleau et Fabre ; Henri Martin, qui, dans son *Histoire de France*, a parlé du Canada avec un enthousiasme qui nous fait tant d'honneur, et qu'il me fut donné de connaître personnellement quelques mois avant sa mort ; Sardou, le spirituel auteur dramatique, dont la figure railleuse reflète tout l'esprit qui pétille dans ses *Faux bonhommes* et dans *Divorçons*. Enfin, Renan, qui, malgré son scepticisme, n'a pu se départir de ses airs de séminariste défroqué, et qui, de loin, a toute la dégaine d'un bon gros bedeau de cathédrale.

J'en passe et des meilleurs.

—La séance est ouverte, dit le secrétaire perpétuel, M. Camille Doucet. Il prend la parole d'une voix un peu grêle, mais qui sait nuancer avec art les passages délicats qui abondent dans son rapport sur les ouvrages couronnés par l'Académie. Au nombre de ces livres se trouvent deux romans exquis : *Le Crime de Sylvestre Bonard*, de l'*Institut*, par M. Anatole France, et *L'abbé Constantin* par Ludovic Halévy.

Mais, le nom qui provoque les applaudissements les plus prolongés est celui de Gustave Nadaud, auteur de tant de chansons si populaires jusque chez nous, et dont l'Académie s'est plu à couronner l'œuvre si gaULOISE et si profondément philosophique sous ses dehors légers.

Nadaud est là, assis, radieux, à côté de ses juges qui lui sourient.

“ Est-ce un poète, est-ce un musicien, est-ce un philosophe ? dit M. Camille Doucet. C'est tout cela, Messieurs, c'est un chansonnier. Depuis plus de trente ans il chante ; ses chansons nous sont allées au cœur et nous les avons tous chantées après lui :

C'est bonhomme
Qu'on me nomme !

a-t-il dit un jour, et le nom lui en est resté. J'allais vous parler du talent, de la belle-humeur, du désintéressement, de toutes les vertus de ce bonhomme. Je m'arrête. Déjà, du milieu de vous, j'entends s'échapper comme un écho d'un refrain connu qui nous dit :

—“ Vous avez raison ! ”

Et l'auditoire d'applaudir avec d'autant plus d'entrain qu'il sent bien que c'est peut-être à l'œuvre du dernier vrai chansonnier de France qu'il accorde ses chaleureux suffrages. Car, avec bien d'autres bonnes choses encore, avec la franche gaité gauloise, par exemple, la véritable chanson française est tout près de disparaître de France. Hélas ! cette bonne, sémillante et si fine chanson de Béranger, de Désaugiers et de Dupont ne se chante plus à Paris, où maintenant l'on beugle et l'on applaudit, dans les cafés-concerts, tout ce qu'il y a de plus bête comme couplet et de plus atroce comme musique. Voilà pourquoi, sans doute, l'Académie s'est empressée de déposer une couronne d'immortelles sur l'œuvre du dernier chansonnier de la France. Certes, Nadaud peut-il être fier de son succès ; mais peut-être pas sans tristesse ; car ne sont-ce pas là fleurs de cimetières ?...

JOSEPH MARMETTE.

(A continuer)

STATUTS DU CANADA.

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur
de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,
Imprimeur de la Reine.

OTTAWA, Avril 1884.

PROVINCE DU CANADA.

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil	1	00
“ “ B. C.....	3	25	Lois Criminelles en 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, à 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA.

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32-33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I....	1	25
33	“ 1870.....	0	80	“	“ “ Vol. II...	0	40
34	“ 1871.....	0	80	“	“ “ Vols I&II	1	50
35	“ 1872.....	2	00	“	“ 1880, Vol. I....	1	25
36	“ 1873.....	1	60	“	“ “ Vol. II...	0	50
37	“ 1874.....	1	43	“	“ “ Vols I&II	1	60
38	“ 1875, Vol. I....	1	50	44	“ 1881, Vol. I....	0	80
“	“ “ Vol. II...	0	80	“	“ “ Vol. II...	0	60
39	“ 1876, Vol. I....	0	80	“	“ “ Vols I&II	1	25
“	“ “ Vol. II...	0	80	45	“ 1882 Vol. I....	1	00
“	“ “ Vols I&II	1	50	“	“ “ Vol. II...	1	00
40	“ 1877, Vol. I....	1	00	“	“ “ Vols I&II	2	00
“	“ “ Vol. II...	0	60	46	“ 1883, Vol. I....	1	60
“	“ “ Vols I&II	1	50	“	“ “ Vol. II...	0	60
41	“ 1878, Vol. I....	0	80	“	“ “ Vols I&II	2	00
“	“ “ Vol. II...	0	35				
“	“ “ Vols I&II	1	00				

CHEMIN DE FER DU GRAND-TRONC

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	6.30 a.m.
".....	".....	7.30 a.m.	2.50 p.m.
Québec.....	Montréal.....	9.15 p.m.	6.00 a.m.
".....	".....	1.00 p.m.	10.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.35 p.m.
".....	Island Pond.....	3.30 p.m.	9.15 p.m.
".....	Portland.....	7.30 a.m.	5.20 p.m.
".....	Toronto.....	12.30 p.m.	6.55 p.m.
".....	".....	9.00 a.m.	10.30 p.m.
".....	".....	8.00 p.m.	9.15 a.m.
".....	".....	11.55 p.m.	11.30 a.m.
".....	St. Jean.....	5.30 p.m.	6.30 p.m.
".....	Rouse's Point.....	6.10 p.m.	8.10 p.m.
".....	".....	7.15 a.m.	9.20 a.m.
".....	Lake Champlain Junction.....	4.30 p.m.	6.50 p.m.
".....	Sorel.....	8.00 a.m.	12.00 p.m.
".....	".....	5.10 p.m.	8.10 p.m.

CHARS PALAIS et CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

Passages au plus bas prix pour tous les points
de la Nouvelle-Angleterre

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, Gérant Général }
W. WAINRIGHT, Ass.-Gérant } *Montréal*